

Renaud Camus

Ne lisez pas ce livre !

(*Vaisseaux brûlés, 1*)

perso.wanadoo.fr/renaud.camus

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*à M. Jean-Bernard Lucas,
avec ma très vive gratitude
pour ses secours informatiques.*

Heil dem Geist, der uns verbinden mag ;
Salut l'esprit, qu'il nous remette en liaison !

Rilke, *Sonnets à Orphée*

1. Ne lisez pas ce livre ! Ne lisez pas ce livre !*

1-1. L'auteur ne savait pas, évidemment, en formulant cette négative injonction, qu'elle allait être prise à ce point au pied de la lettre, et qu'il serait si bien entendu.

1-2. Il n'aurait été nullement étonné, au contraire, si, le lendemain de la publication de son ouvrage, il lui était devenu nécessaire, comme à Raymond Roussel** au temps de *La Doublure*, de s'enfermer chez lui en tirant soigneusement les rideaux, parce que les rayons de sa gloire risquaient de blesser les passants. Au lieu de quoi pas un article, des semaines durant, pas le plus étroit entrefilet, pas un seul mot nulle part au sujet de sa prose***.

* 1-1, p. 11.

** 1-2-1, p. 12.

*** 1-2-2, p. 15.

1-3. *Parole arche lancée
Perdue sans retombée
de ce suspens saisissant
être.
Que la voix serait voix
de n'être pas entendue.
Que le mot prendrait corps
à n'être pas reçu.
Échec * : seule assurance.
(Jean de Faudoas, D'Ici étant)*

1-2-1. Alain Robbe-Grillet prétendait, et croyait peut-être, que telle était mon admiration pour Raymond Roussel, quand j'étais jeune homme, je mourais d'envie de lui ressembler en tout, et je m'étais fait exactement sa tête, et m'habillais comme lui (2-2-3-4). De fait il existe au moins une photographie de moi** qui pourrait accréditer cette thèse. Vraie ou fausse, celle-ci ne me déplait en rien, de toute façon. Je trouve Roussel assez séduisant, au moins sur le fameux cliché pris à Milan en octobre 1896***, alors qu'il avait dix-neuf ans. Lui-même en était si content qu'il souhaita expressément, peu de temps avant sa mort, que ce portrait figurât *en tête de tous mes livres, sur les éditions posthumes.*

* 1-3-1, p. 15.

** 1-2-1-1, p. 13.

*** 1-2-1-2, p. 14.

1-2-1-1.



1-2-1-2.



1-2-2. « Quand *La Doublure* parut, le 10 juin 1897 [c'est-à-dire un siècle exactement avant P.A.], son insuccès me causa un choc d'une violence terrible. J'eus l'impression d'être précipité jusqu'à terre du haut d'un prodigieux sommet de gloire. La secousse alla jusqu'à provoquer chez moi une sorte de maladie de peau qui se traduisait par une rougeur de tout le corps et ma mère me fit examiner par notre médecin, croyant que j'avais la rougeole. De ce choc résulta surtout une effroyable maladie nerveuse dont je souffris pendant bien longtemps. » *Pendant toute sa vie* [ajoute, *imprévisible, le biographe de Roussel, François Caradec (c'est moi qui souligne)*].

1-2-3. « Quand le volume parut [écrit de son côté *Pierre Janet, le psychiatre, cité par François Caradec*], quand le jeune homme avec une grande émotion sortit dans la rue et s'aperçut qu'on ne se retournait pas sur son passage, le sentiment de gloire et la luminosité s'éteignirent brusquement. Alors commença une véritable crise de dépression mélancolique avec une forme bizarre de délire de la persécution, prenant la forme de l'obsession et de l'idée délirante du dénigrement universel des hommes les uns par les autres. » (*Vie de Raymond Roussel*, Jean-Jacques Pauvert éd., 1972.)

1-3-1. Un auteur qui fait état dans un de ses livres de l'insuccès du précédent, ou de *tous* les précédents,

ou de lui-même en général, en tant qu'auteur, se fait encore tancer par la critique, en deux ou trois lignes, à l'occasion ; et par quelques-uns de ses rares lecteurs. On se moque de lui, on le ridiculise, on le plaint : comment peut-il se soucier de pareilles trivialités ? N'a-t-il pas de plus haut souci ? Dépend-il à ce point, pour être ce qu'il a lieu d'être, du regard sur lui de ses contemporains, et de leur jugement ? Ce qui lui semble, à lui, la prise en compte objective d'un fait (il n'a pas de succès il n'a pas de succès – pourquoi se le cacherait-il à lui-même, ni à quiconque ?) paraît à ses censeurs pur maugrément, jérémiade dépitée, obsessionnelle surveillance de ses ventes et de sa position comparée dans ce qu'ils nomment “la compétition littéraire” * (2-3-1-1). Et peut-être s'agit-il un peu de cela, en effet. Acceptons de l'envisager un instant. Mais ce n'est pas du tout de cette façon-là, faut-il le dire, que nous voyons les choses.

1-3-2. J'y songeais en feuilletant *Le Magazine littéraire*, ces jours-ci. Voilà une bonne revue de bon niveau, et de solide réputation. L'une des dernières en ce pays, elle se consacre exclusivement à la littérature. Or depuis vingt-cinq ans j'ai publié quarante livres, ou davantage. Et pour *Le Magazine littéraire* je n'existe pas. Peut-être m'a-t-il mentionné quatre ou cinq fois dans ses colonnes, en passant, au sein de listes fastidieuses. Peut-être m'a-t-il consacré

* 1-3-1-1, p. 21.

un ou deux articles, même – plutôt des “notes de lecture”, peu visibles, expédiées par devoir et souci d’exhaustivité, dans les dernières pages. Encore suis-je bien loin d’en être sûr : il est possible que je confonde avec La Quinzaine littéraire*, qui pourtant ne s’est pas occupée de moi beaucoup plus. Rien qui prenne jamais corps. On en revient toujours au début, c’est-à-dire à l’absence de nom. Les abonnés de ces revues spécialisées en la chose littéraire n’ont guère de chance de connaître le mien, s’ils n’ont pas d’autres sources d’information qu’elles.

1-3-3. S’ils ont d’autres sources d’information non plus, d’ailleurs. *Le Point*, *Le Nouvel Observateur*** , *L’Express*, *Télérama*, ne se sont pour ainsi dire jamais intéressés à mon cas – jamais de façon un peu approfondie, en tout cas, ni surtout *suivie*, qui prenne en compte et reconnaisse l’existence d’une “œuvre” : un article tous les cinq ou dix ans, en général peu favorable, autant dire rien. *Le Monde* ni *Libération*, ne parlons pas du *Figaro*, n’ont pas jugé non plus très nécessaire, au cours de ces longues années, d’informer leurs lecteurs avec quelque constance du progrès de mes travaux : ne fait l’objet d’une recension, entre leurs pages, qu’un livre sur cinq ou six ; elle est en général peu visible, et intervient toujours deux ou trois mois après la publication, si ce n’est plus, quand

* 1-3-2-1, p. 21.

** 1-3-3-1, p. 22.

la bataille pour un quelconque destin commercial, pour l'ouvrage dont s'agit, est déjà perdue depuis longtemps. Rien qui ressemble de près ou de loin à l'espèce d'*attente* dont bénéficient les auteurs qui eux ont un nom, une existence dans l'esprit des lecteurs, et des critiques, et dont les livres sont signalés au moment même où ils atteignent les librairies, si ce n'est avant.

1-3-4. À la télévision j'ai dû paraître quatre ou cinq fois en tout, en un quart de siècle, et pas une seule fois depuis plusieurs années. Il n'y a guère que la radio, France Culture et un peu France Musique, pour avoir manifesté à mon égard une curiosité un peu régulière, sans être très appuyée pour autant. Inutile d'écrire que lorsqu'il est question de *Camus* sans autre précision, sur ces ondes-là, ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

1-3-5. Or, que j'aie pris bonne note, et par écrit, de ces observations incontestables, peut être assimilé, et n'a pas manqué de l'être, à du simple dépit, ainsi qu'à un souci exagéré, et par définition médiocre, de ma "carrière", et de la réponse du monde à mes ouvrages. Mais qui ne verra qu'il puisse s'agir aussi de bien autre chose, et autrement profonde? D'un trouble à proprement parler *ontologique*, puisqu'il revêt la forme d'un doute, pour le sujet, sur sa propre existence, sur l'existence de ce qu'il produit, sur sa valeur? Si vraiment tout cela n'était rien, puisque ce n'est rien pour *Le Magazine littéraire*, ou pour *Le Nouvel Observateur*, qui sont plu-

tôt de bons journaux, que lui-même lit pour s'informer? S'il se trouvait n'être *personne*? La situation ne serait en rien différente, elle se présenterait tout à fait de la même façon.

1-3-6. La situation telle qu'elle se présente, donc, n'est-ce pas ainsi qu'il faut l'interpréter? Tout cela et rien* serait exactement la même chose. Personne et moi nous confondrions. Croire le contraire serait folie, puisque ce serait croire à l'encontre de l'opinion générale, à très peu près universelle.

1-3-7. Or cet insistant soupçon d'inexistence, et le trouble que j'ai dit, peuvent très bien, à la longue, se muer en une sorte d'angoisse, comme on en éprouverait devant un miroir qui ne renverrait pas notre image; comme on en ressentirait fatalement, surtout, si *tous* les miroirs, partout, s'obstinaient à ne pas nous voir, et à nous le faire bien savoir.

1-3-8. Folie aidant, peut-être, de cette angoisse-là je me suis gardé, par chance, et tous les jours je m'en éloigne un peu plus. Je suis réconcilié avec le vide des miroirs** à mon approche. D'ailleurs j'ai toujours détesté les miroirs, et de m'y voir reflété. Dans les restaurants, je supporte mal d'en avoir un en face de moi.

* 1-3-6-1, p. 23.

** 1-3-8-1, p. 25.